

À la dérive

J'avais échoué là, sur la grève, comme un phoque sur une banquise trop exigüe. J'avais froid. Mon corps endolori semblait peser une tonne, impossible de bouger, même pas un doigt de pied. Le contact de ma peau nue avec un gravier pas encore suffisamment poli par le poids du temps déclenchait une douleur sourde. Mon corps était recouvert d'entailles et d'éraflures, témoignage d'un combat, d'une lutte soutenue. J'avais mal.

FANNY BRIAND

Mon esprit embrouillé peinait à éclaircir la situation. C'était le flou dans ma tête, un brouillard absolu. Une sensation désagréable flottait dans mon sang. L'impression qu'une colonie entière de fourmis était partie à l'assaut de mes artères. Un sentiment, une intuition que tout ne s'était pas passé comme prévu.

Peut-être, nageant le crawl telle une torpille bien décidée à foncer à travers la vie, balayant d'un coup de coude sec et assuré tous les divers et imprévus, m'étais-je laissée surprendre par un contre-courant. Un courant divergent, insensé, au débit effréné qui m'aurait charriée, ballotée avec le linge sale de l'humanité dans le tambour d'une machine à laver. J'aurais ricoché contre les quatre coins du globe, contre toutes nos croyances et nos certitudes. Je me serais fracassée contre des icebergs à la dérive, bu la tasse de microplastiques en avalant une truite élevée aux antibiotiques. Je me serais écorchée contre l'entrée des hypermarchés, les indices boursiers et les rafiot emportant dans les flots des milliers d'émigrés. Quelque chose qu'on n'aurait pu imaginer, l'impensable qu'on aurait pourtant réussi à fabriquer.

Mais je levais la tête et rien ne paraissait changé; les arbres déployaient leurs majestueuses branches, le ciel était bleu, une foule fouillait dans les graviers à la recherche de deux trois choses à grignoter. On aurait dit que le monde continuait de tourner.

Moi, j'avais envie de m'endormir, de rejoindre Morphée pour l'éternité. Le froid mordait mes fesses plus brutalement que le meilleur des amants.

Puis soudainement, mes orteils sursautent; quelque chose cherche à se faufiler en moi, à m'enserrer. Et le calme à nouveau. L'instant d'après, une deuxième offensive, plus déterminée, m'atteint les chevilles. Deux mains éthérées cherchent à attraper mes mollets pour m'emmener avec elles, plus loin, ailleurs. La peur, la stupeur me fige, je tente de me retenir, je m'agrippe au sable qui fuit, narquois, entre mes doigts. Impuissante, je me résous à me laisser aller. Je lâche, j'abandonne, je m'abandonne.

Ces mains, d'une douceur inattendue, parviennent jusqu'à mes cuisses. Elles couvrent mes plaies pour apaiser la douleur. Leur chaleur se répand dans mes interstices et ranime chacune de mes cellules ankylosées. Mon sang bouillonne, je frissonne, je suis en vie. Délicatement, mon corps se soulève et glisse dans l'eau jusqu'à être entièrement immergé, avalé par une vague voluptueuse.

Ça y est, je flotte, légère, délestée de la gravité. Je baigne dans un océan, un nouveau territoire fertile, qui s'étend à perte de vue. De toutes parts crépitent de nouveaux horizons comme autant de promesses et d'espoir. Un océan dont il faudra petit à petit redessiner le rivage, redéfinir les paysages. De l'écume blanche pour un tableau noir.



DESSIN BALADI